

Études littéraires africaines

NWAKANMA (Obi), *Christopher Okigbo 1930–67. Thirsting for Sunlight*. Woodbridge, Suffolk : James Currey, 2010, 480 p. – ISBN 978 1 84701 013 1



Obioma Ofoego

Numéro 30, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027375ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027375ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ofoego, O. (2010). Compte rendu de [NWAKANMA (Obi), *Christopher Okigbo 1930–67. Thirsting for Sunlight*. Woodbridge, Suffolk : James Currey, 2010, 480 p. – ISBN 978 1 84701 013 1]. *Études littéraires africaines*, (30), 148–150. <https://doi.org/10.7202/1027375ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

relation entre individu, société et idéologie. Sous une forme ou une autre, toutes les analyses proposées dans cette seconde partie se focalisent sur un aspect de la littérature africaine qui méritait des recherches scientifiques plus approfondies : celui de l'humour sous sa forme ironique et absurde. C'est de ce point de vue que le roman *Au bout du silence* de Laurent Owondo fait l'objet d'une étude, et *Cabri mort n'a pas peur du couteau* de Franck Bernard Mve, d'une autre. D'autres romans sont analysés, tels que *Les Larmes de Tsiana* de Sylvain Nzamba, *Le Jeune Officier* de Georges Bouchard et *Histoire d'un enfant trouvé* de Robert Zotoumbat.

Ce premier tome des *Écritures gabonaises* promet au lecteur un aperçu historique, thématique et langagier. S'il réussit le pari au niveau historique et thématique, en revanche, au niveau de la langue, d'autres analyses sont encore attendues. Le lecteur pardonnera probablement certaines incohérences éditoriales (phrases ou références bibliographiques incomplètes, coquilles, erreurs de ponctuation) dans cet aperçu « destiné à servir de cours introductif à l'étude du roman gabonais » (quatrième de couverture).

■ Karen FERREIRA-MEYERS

NWAKANMA (Obi), *CHRISTOPHER OKIGBO 1930–67. THIRSTING FOR SUNLIGHT*. WOODBRIDGE, SUFFOLK : JAMES CURREY, 2010, 480 p. – ISBN 978 1 84701 013 1.

La longue gestation (vingt-deux ans) de cette biographie de Christopher Okigbo pourrait charger le sous-titre *Thirsting for Sunlight* de connotations ironiques. Mais il en résulte en fait un ouvrage doté de nombreuses qualités : une connaissance historique solide du Nigeria du xx^e siècle, une écriture limpide, une documentation fournie, qui va des influences politiques et familiales jusqu'aux archives de cricket du lycée de C. Okigbo, le tout agrémenté des exploits amoureux du poète. O. Nwakanma préserve l'intimité de ses sources principales (de nombreux entretiens avec des contemporains de C. Okigbo) ; sa voix de poète reste discrète, se contentant de chanter, de temps en temps, le paysage nigérian, faisant écho à l'idiome pastoral du maître. Les quelques coquilles ou erreurs – Ezeulu, par exemple, le héros d'*Arrow of God*, est dépouillé de titre en devenant Ezuelu (p. 261) ; *L'Énéide*, lacune plus inquiétante, aurait été écrite

en grec ancien (p. 80) – n'entament guère l'importance de cette contribution.

Néanmoins, il me semble que *Thirsting for Sunlight* aurait nécessité une réflexion plus approfondie à propos des contraintes génériques de la biographie littéraire. Pour notre biographe, l'œuvre poétique de C. Okigbo constitue une autobiographie (chose heureuse !, avoue-t-il, sans ironie). Mais on aurait préféré que le biographe reste l'humble scribe qui se serait contenté d'une glose prosaïque des vers. Parfois, un léger tremblement de main trahit le geste interprétatif, la conversion de l'anecdote en symptôme, de l'empirique en pathologique. Le flirt intermittent avec le jargon psychanalytique ne séduit ni le lecteur ni, semble-t-il, le biographe lui-même (qui se cache à plusieurs reprises derrière la foule anonyme de « certains Freudiens »), et produit un va-et-vient problématique, voire aléatoire, entre vie de l'auteur (telle qu'elle est reconstituée par le biographe), œuvre et interprétation. Plus grave encore, la focalisation non problématisée sur le « retour » comme paradigme interprétatif de l'œuvre insiste, d'une part, de façon erronée sur l'aliénation raciale première du poète et néglige, d'autre part, « l'épaisseur » de la première personne poétique. Pour éviter la surdétermination d'une lecture qui postule une équivalence entre biographie et autobiographie, il aurait fallu s'interroger sur les différentes configurations du « moi » poétique d'abord au sein de chaque recueil, avant d'envisager l'œuvre dans son ensemble.

C. Okigbo est mort à l'âge de trente-sept ans, nous léguant une œuvre poétique mince. Écrire sa biographie, c'est, d'une certaine manière, vouloir compenser cette double « exigüité » par une abondance de détails. L'« avant-texte » de cette biographie préfigure ce désir d'épuiser le sujet : avant même d'entamer le premier chapitre, le lecteur aura parcouru une préface, les remerciements (un *Who's Who* de l'élite intellectuelle nigériane), une chronologie, une épigraphe, des photographies (souvent belles), deux cartes (rudimentaires) et un arbre généalogique. Et pourtant, la tentative de restitution de l'individu coexiste avec celle, stratégique, de poser C. Okigbo en figure représentative de la poésie africaine. Dans une recension de la biographie de C. Achebe par Ezenwa-Ohaeto, Lewis Nkosi a suggéré que la biographie littéraire, dans l'espoir d'assigner un rôle public à l'écrivain africain, risque de perdre de vue l'individu en le transformant en figure. L'observation est pertinente ici. Tandis que l'expression de la complexité se limite à l'usage d'adjectifs tels que « contradictoire », la surabondance de

détails anecdotiques a pour effet paradoxal de façonner une figure du poète dont les différentes représentations – héros folklorique (p. 260), personnification de l'intellectuel aristocrate (p. 266), *ögbanje*, mystérieuse figure de la mythologie *igbo*, semblable à l'*abiku* yorouba (p. 261) – font de l'ombre à une œuvre poétique désormais réduite au rang d'alibi biographique.

■ Obioma OFOEGO

OTENG (YAW), *PLURALITE CULTURELLE DANS LE ROMAN FRANCOPHONE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. APPROCHES LITTERAIRES, 2010, 160 P. – ISBN 978-2-296-12366-3.

C'est à travers l'altérité et l'identité – deux notions qui, donnant forme aux mécanismes internes des cultures, créent des changements nécessaires à tout épanouissement culturel – qu'Oteng Yaw se propose de montrer comment les différences identitaires s'inscrivent à la fois à l'intérieur de l'espace précolonial, mais aussi colonial et postcolonial, sous des formes renouvelées. L'étude porte donc sur cinq ouvrages francophones : *La Mère du printemps* de Driss Chraïbi, *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma, *La Répudiation* de Rachid Boudjedra et *L'Homme rompu* de Tahar Ben Jelloun. Ces œuvres font l'objet d'analyses ponctuelles démontrant l'existence, au sein d'un même espace culturel, de conflits qui se traduisent d'un côté par le désir d'une ouverture culturelle, de l'autre par la volonté, qu'entretiennent certains pouvoirs, de maintenir une pureté identitaire.

L'auteur se concentre surtout sur la marge, à la fois espace limitrophe et lieu d'accueil présentant déjà une dynamique polyvalente. Il cherche à situer l'être marginalisé au sein de sa propre culture et de sa propre société à un moment charnière où nouveauté, tradition et modernisme se mêlent. Par le biais des guerres tribales dans *La Mère du printemps* et *L'Aventure ambiguë*, O. Yaw démontre que la pureté culturelle n'existe pas. Le personnage de Raho Ait Yafelman, berbère devenu musulman en pleine occidentalisation, symbolise l'identité en évolution, synonyme de « dynamique évolutive à travers le temps et l'espace » (p. 153). À son tour, Cheikh Hamidou Kane met en exergue l'impossibilité du mélange culturel à travers la figure de son héros Samba Diallo. Son *Aventure ambiguë* est une inconciliable transfor-